

L'expérience d'une psychanalyse

DU MÊME AUTEUR :

- El sentido prohibido*
La palabra en los grupos terapéuticos
Madrid, Editorial Fundamentos, 1982
- Clínica psicoanalítica*
De la clínica a la cura, del grupo a la ética del sujeto
Madrid, CIMOP, 1990
- Propos sur l'institution*
Bordeaux, 1991
- La fonction cadre,*
vers une éthique de l'engagement
(avec Laurence Gautier)
Bordeaux, SUNFOREP, 1992
- Devenir psychanalyste,*
les formations de l'Inconscient
(collectif)
Paris, Denoël, coll. « L'espace analytique », 1996
- Lacan en castellano*
Tránsito razonado por algunas voces
(avec José-Miguel Marinas)
Madrid, Quipú Ediciones, 1996
- Hacerse psicoanalista*
Las formaciones de lo inconsciente
(collectif)
Madrid, Alianza Editorial, 1999
- Lacan en español,*
breviario de lectura
(avec José Miguel Marinas)
Madrid, Biblioteca Nueva, 2003
- L'institution autrement*
Pour une clinique du travail social
Toulouse, érès, 2003
- Le duende, jouer sa vie,*
de l'impossible du sujet au sujet de l'impossible
(1^{re} édition, Paris, Gemme éditions, 1998)
Encre marine
La Versanne, 2005

IGNACIO GÁRATE MARTÍNEZ

**L'expérience
d'une psychanalyse
Généalogies du désir à l'œuvre**

 **érès**

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration

La loi de la mère

E. Zaldivar

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2016-1

Première édition © Éditions érès 2005

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scan-nérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illi-cite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	9
La passion de l'écriture	10
Le service de la psychanalyse.....	10
L'aptitude à la joie	12
L'espérance sans objet, la jouissance et la joie.....	12
L'enseignement de la psychanalyse.....	17
Métamorphose et poids du rêve.....	19
La clinique du transfert	20
L'incarnation et l'idéal postmoderne du bonheur.....	22
Les fins d'une psychanalyse.....	26
Devenir quelqu'un, le savoir et le sujet.....	29

GÉNÉALOGIES

TOUTE DU FILS ET DE LA MÈRE.....	33
----------------------------------	----

L'EXPÉRIENCE D'UNE CLINIQUE

1. CES SOUFFRANCES QUI NOUS TIENNENT LE CORPS ENSEMBLE	59
Dessine-moi une peur.....	61
L'indicateur « Chaix » de la SNCF	63
Le père avaleur d'autobus	66
2. L' <i>INVIDIA</i> OU LE MAUVAIS ŒIL	71
3. L'EFFET D'UNE INTERPRÉTATION : LA VOIX.....	89
4. LA CONSTRUCTION D'UNE POSITION FILIALE	101
Nous naissons tout seuls.....	102
Questions du corps.....	103

TABLE DES MATIÈRES

Femme dématérialisée.....	108
Cette modernité anomique.....	110
Modernité du corps mystique.....	113
Le virtuel et le semblant.....	114
Du semblant à la position filiale : un double effet d'interprétation.....	117
Du totem à la position filiale.....	122
Le fils de la modernité.....	125

LA LOI, LA JOIE, L'AMOUR ?

5. LOI PRIMORDIALE, LOI FONDAMENTALE ET LOIS EFFECTIVES... ..	129
Trois ordres de la Loi.....	132
Un bref détour par l'exégèse historique.....	140
Moïse et Jacob dans un rapport à la Loi.....	142
Le désir de Jacob et les trois temps de sa demande.....	146
La transaction.....	147
La Loi au féminin.....	148
La tromperie.....	152
Ne cède pas sur ton désir : solitude, lutte et perte.....	157
L'impossible de comprendre la Loi primordiale.....	160
6. LA PLÉNITUDE SUBJECTIVE DE LA JOIE.....	167
Il a envie de ce dont il est dépourvu.....	169
<i>Homo sum humani nihil a me alienum puto</i>	171
De la jubilation première réitérer la trace.....	172
Nos fils sont nos pères ou la joie sur la montagne.....	176
Une femme à Neuvic : portrait de joyeuse lumière.....	177
Plainte d'un enfant sans joie, violence de la jouissance.....	178
La fruition et l'interdit.....	179
La Loi et la joie dans la névrose obsessionnelle, l'hystérie et la perversion.....	183
Le commandement de joie pleine.....	184
La joie « entre ».....	186
7. L'AMOUR D'APRÈS LE TRANSFERT.....	189
CONCLUSION. POUR SE FAIRE UN DESTIN.....	209
BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES CITÉES.....	224

*À Ginette Michaud et Xavier Audouard
pour la fraternité dans l'expérience de la psychanalyse.*

À Régine Gárate qui est le rythme de ma vie.

*Madame,
Ce que nous faisons là
C'est de la psychanalyse de vie
La psychanalyse
C'est reprendre de la vraie vie
C'est pas une démarche intellectuelle
C'est pas faire de la thérapeutique
La psychanalyse
C'est des mots retrouvés
Du vocabulaire de vie
La psychanalyse
C'est une transmission
Un héritage
Sauf que rien n'est mort
Jamais rien n'est mort
Il y a toujours de la transmission
La psychanalyse
C'est le rythme
C'est la vie.*

Une analysante d'Arlette Costecalde

INTRODUCTION

*Nec tu sperne piis venientia somnis portis,
cum pia venerunt somnia pondus habent.*
Properce¹

C'est mon père qui me transmet l'amour des livres ; il fallait les ouvrir sans les casser, en appuyant leur tranche sur le milieu de la paume de la main gauche, puis glisser la main droite vers le haut et, avec l'index et le pouce, saisir délicatement, sans l'écorner, le coin supérieur de la page et l'entraîner, en caressant la feuille sur le dos de sa surface, pour la poser régulièrement de l'autre côté.

Ainsi, « passer la page » ce n'était pas seulement oublier, mais apprendre la caresse.

Il est difficile d'oublier ; le plus souvent, des restes demeurent, comme des encoches, pour nous ramener à la souffrance d'avoir une âme, aux insatisfactions enfouies dans des creux de rancune, à la terrible constatation d'une souffrance qui non seulement se répète, mais encore se perpétue.

La psychanalyse est une caresse à l'envers, une manière de revenir à ce qui fut, mais qui ne sera jamais plus de la même manière. Il ne s'agit pas de se souvenir, la remémoration est souvent trompeuse et la reprise de parole en analyse donne un nouvel angle de vision, produit une autre réalité ; mais de repasser là où nous étions déjà passés, comme celui qui, lisant en suivant du doigt, remonte les lignes à la recherche d'un mot perdu et, sans jamais le trouver tout à fait, relit cependant, une histoire qui devient la sienne.

1. Cette citation est extraite du *Rêve des crânes*, de Don Francisco de Quevedo y Villegas, *Obras festivas*, établissement typographique de D. F. de P. Mellado, Editor. Madrid 1844, p. 104.

LA PASSION DE L'ÉCRITURE

Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai commencé à écrire ; le plus loin que remontent mes souvenirs à ce propos, vers mes douze ans, c'était par provocation envers des condisciples qui s'amusaient à écrire des obscénités ; je me suis dit que j'étais capable de faire mieux et j'ai écrit un petit poème, assez mièvre et pastoral... Je suis devenu poète !

Plus tard, alors que je venais de publier mon deuxième livre de poèmes, j'avais 26 ans, un critique commenta mon livre, disant de moi que j'étais un « petit poète » et ceci, parce que j'étais psychanalyste (je ne l'étais pourtant pas encore devenu). Je fus assez vexé. Enfin, un journaliste me demanda dans une entrevue pour la radio, à l'occasion de la remise d'un prix littéraire, où on devait me situer entre Antonio Machado, Miguel Hernández et Federico García Lorca... C'étaient trois poètes parmi mes préférés ! J'ai cessé de me considérer comme un poète, sans réussir pour autant à perdre le goût de l'écriture et de la saisie de ce mouvement de bascule que produisent les fleurs de rhétorique².

Je suis toujours étonné par la constance de mes préoccupations, la manière insistante dont les questions me viennent, sans jamais me quitter avant de trouver un semblant de construction qui, pourtant, ne me satisfait pas totalement, puisqu'il m'apaise à peine.

Le statut de l'écrit ne possède pas chez moi cette qualité de rigueur, de sérieux et de système éprouvé qui produit chez d'autres auteurs la sensation d'une œuvre accomplie, d'une discipline soutenue. Je les ai toujours admirés sans parvenir à me joindre à leur style bien que leur nom soit « légion ».

Durant plusieurs années, disciple d'un maître à l'érudition insondable, j'ai acquis la capacité de citer des auteurs dans le texte, et ma bonne mémoire, héritée de ma formation théâtrale, a contribué à cela avec quelques effets de brillance et des succès en public. La psychanalyse a néanmoins réduit ces parures à néant, en me faisant perdre en même temps l'étendue et la puissance de la voix...

Elle n'a pourtant pas réussi à me faire passer le goût d'écrire et cette insistance est ce que je découvre de plus proche d'un vrai désir, ce pourquoi je m'y soumetts sans croire un instant que cela ait quelque utilité.

LE SERVICE DE LA PSYCHANALYSE

Je pense que les écrits psychanalytiques n'ont pas d'utilité véritable : ce sont des espaces pour l'échange, des surfaces ouvertes à l'accrochage d'un lecteur qui tomberait dessus, presque par hasard, et qui n'en saurait

2. J. Paulhan, *Les fleurs de Tarbes*, Paris, Gallimard, 1943, rééd. 1973.

retenir que des fragments, au point qu'au bout de la lecture, la pensée saisie n'est plus de celui qui l'a écrite, mais de cet autre qui, l'ayant lue, l'a faite sienne et la profère avec des accents de sujet... d'un autre sujet.

Le service de la psychanalyse n'est pas de l'ordre de l'utilité, il est inutile comme le désir ou le plaisir, aussi insensé que la vie : la psychanalyse « sert » à restaurer du désir vivant dans la parole d'un sujet.

Nous sommes des enfants d'une histoire en un temps, mais aussi dans une généalogie. Si j'étais resté en Espagne, il est probable que mon goût de la psychanalyse, dans la jachère universitaire de l'époque, m'eût conduit à devenir un psychologue « cognitif », c'est du moins ce qu'il est advenu à mon ami et complice dans la découverte freudienne. Ma venue en France m'a fait rencontrer la pensée de Lacan et le style de sa pratique en psychanalyse, c'est ainsi que j'ai pris cette voie et que j'ai frayé mon parcours, avec la lecture de Freud et des Anglo-Saxons.

Lacan est mort en 1981 et son héritage est si plein, sa pensée si riche et diverse, que le danger me semble grand de devoir investir toute une vie intellectuelle pour le commenter et l'étudier. Pour fonder un style propre en psychanalyse – et la psychanalyse n'est pas seulement les « effets » que l'on produit, mais tout autant la « théorie » que l'on parvient à produire sur ces effets –, il convient de s'éloigner du texte qui nous a formés pour interroger notre expérience et la laisser dire jusqu'à l'erreur s'il le faut. Dire comme un devoir éthique sans souci excessif de la cohérence ou des ruptures épistémologiques. Dire de l'expérience d'une psychanalyse, pour témoigner du parcours d'une parole en acte.

Cette parole semble chez moi ancrée autour des questions qui touchent à la fonction paternelle, à la position filiale, à l'intégration de la loi, la plénitude de la joie, l'énigme de l'amour... Toutes ces expériences impossibles autour desquelles tourne ma clinique et qui se déplacent avec les cures qu'il m'est donné de conduire. Il n'y a pas de psychanalyse en dehors de la clinique du transfert.

L'expérience d'une psychanalyse ne change pas une personne, elle ne devient pas une autre ; le déplacement qui s'opère dans cette expérience est oblique, le sujet n'y prend pas un sens contraire dans la direction de sa vie, cela se passe hors sens, dans la constatation que nos actes portent autrement, même si nous demeurons « le même ». Nos tics, nos amours, nos lubies, notre culture ou nos habiletés subissent des petits détours, des variations d'intensité parfois, mais en restant là où c'était ; ce qui « transforme », c'est cette manière de dire « je » qui advient et qui produit une chimie différente dans la chanson de nos vies³.

3. La question de la « *chanson* » et son importance dans les *savoirs d'expérience* seront évoquées dans le chapitre 4.

L'APTITUDE À LA JOIE

Souvent, les enfants jouent et leurs jeux sont une forme d'évasion de la réalité vers une autre scène où ils se trouvent en sécurité. L'aptitude à la joie est d'une autre nature, puisqu'elle consiste à préserver cette plénitude que procure le jeu infantile tout en continuant d'habiter notre propre vie. Lorsque j'ai posé la question à Maud Mannoni, elle m'a répondu d'une belle façon sans pour autant supprimer l'insistance de la question en moi :

« Bon, disons que c'est une façon de pouvoir, en vieillissant, ne pas perdre le rapport avec l'enfant en soi. Ces dimensions de vie et de création se ressourcent dans l'enfance. Chacun naît d'un drame et il y a des drames qui laissent ouvertes des possibilités de création dans lesquelles se "sourcent" certaines joies de vivre. Il y a des traumatismes qui amènent des défenses telles que les gens se trouvent davantage en identification avec une image d'adulte respectable ; généralement, chez ces gens-là, ce qui leur a été volé c'est leur enfance. Ils ont été des grandes personnes beaucoup trop tôt. »

Ce qui me semble certain, c'est que l'aptitude à la joie reste en rapport étroit avec la manière dont on a été enfant et comment ceci nuance nos désirs de devenir respectables : notre demande de reconnaissance en tant qu'adultes.

Je n'ai jamais perdu l'espérance de retrouver un jour la plénitude subjective de cette joie infantile dont quelque chose, une trace subtile, est toujours resté en moi, et m'empêche de devenir, tout à fait, un adulte respectable. C'est tellement important pour moi que cela fonctionne comme vecteur de reconnaissance de mes fraternités psychanalytiques : qu'en est-il pour elle ou pour lui de l'aptitude à la joie dans sa manière de concevoir l'expérience d'une psychanalyse ?

Un jour, alors que je m'apprêtais à participer à des journées de psychanalyse, un des conférenciers invités s'approcha de moi et, après avoir entendu le titre de mon intervention, me dit : « Vous êtes trop dans l'espoir, mon cher ami ! »

Cette affirmation péremptoire me remplit de stupeur et me conduisit à me poser un certain nombre de questions touchant aux fins d'une psychanalyse.

En effet, l'illustre conférencier semblait juger l'espoir comme quelque chose de mauvais ou de toxique, dont il fallait éviter l'excès. L'espoir est-il un fait ? Donne-t-il un sens à l'existence ? Équivaut-il à l'espérance ?

L'ESPÉRANCE SANS OBJET, LA JOUISSANCE ET LA JOIE

Au contraire de l'espérance, qui se situe du côté du désir et marque l'attente du sujet dans une inscription symbolique concrète (« Attente

d'un bien qu'on désire, et qu'on entrevoit comme probable », nous dit *Litttré*), l'espoir est de l'ordre de l'imaginaire et se construit dans une vastitude infinitive ; il convient donc de le quitter : « Quittez le long espoir et les vastes pensées », dit La Fontaine dans les *Fables*. Ainsi, quitter l'espoir revient à renoncer à une sorte de résignation aux folles images, pour quêter l'inscription concrète de celui qui, ne cédant pas sur son désir, se maintient donc comme espérant⁴.

C'est un passage, une étape peut-être : l'espoir d'une vaste jouissance se transforme, pour l'espérant, en quête de l'usage d'un plaisir mesuré. Ce plaisir est le symbole insatisfait de l'image d'un rêve infini où il se détruirait, mais pas seulement. L'imaginaire est aussi nécessaire que le symbolique pour embrasser le réel, il serait prétentieux de donner à ces catégories des blasons de moralité ou des hiérarchies d'importance. Je crois que l'on devrait pouvoir parler d'une espérance sans objet.

Notons par ailleurs que, dans la théorie lacanienne, on peut différencier deux *imaginaires*, l'un assujetti à l'empire du Moi, l'autre au-delà du narcissisme.

J'ai cru trouver une indication à propos de la joie dans les *Écrits* : dans la constitution du sujet humain se produit d'une part, un processus d'identification qui réalise *l'assomption jubilatoire* du petit d'homme se reconnaissant au miroir, et d'autre part, une *jubilation première*⁵ *préalable*, incarnation ou encoche « joyeuse », différente de la deuxième identification au regard dans le miroir et dont le *retour* – alors que la question d'advenir en tant que femme, en tant qu'homme, se pose comme une souffrance – peut accompagner l'intégration de la Loi comme une incarnation dans le corps.

Ces deux temps lacaniens de la *jubilation*, le premier comme matrice symbolique, le deuxième dans la dialectique de l'identification à l'autre, nous mènent à la question de la *joie* comme limite à la *jouissance*⁶.

Je crois que ceci est d'une grande importance pour faciliter la sortie de la dépression de notre société, en revenant à la proposition freudienne qui situe la normalité dans la capacité *d'aimer* et de *travailler*, très différente de l'obligation de jouissance que nous formule aujourd'hui le puritanisme du « politiquement correct ».

4. Cela n'empêche pas que *l'espérance* soit dans l'ordre des symptômes, comme le rappelle Lacan dans *La troisième*, tout autant que la *Foi* et *l'Amour*, mais ce sont les symptômes de la *névrose universelle* (c'est-à-dire « catholique »).

5. Jubilation *primordiale*, dit Lacan, en tant qu'elle est la matrice symbolique qui opère avant que le petit d'homme « ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre » (*Écrits*, p. 94).

6. Voir notamment le chapitre 6.

Si la psychanalyse situe la jouissance comme *mortifère*, il semble néanmoins difficile de prôner pour les sujets qui entreprennent une psychanalyse un horizon *meurtri* comme fin. Renoncer à la jouissance ne semble possible que si l'idée du plaisir, autant dans l'amour que dans le travail, reste ouverte comme possibilité, dans les fins d'une psychanalyse.

Dès lors, comment entendre cette dimension et préserver la dialectique de l'intégration de la Loi par l'effectuation d'un *rapport à la castration* ? Pourrait-on parler de la Loi autrement qu'en termes d'un assujettissement aux *commandements* ou lois effectives, qui consacraient le triomphe du Surmoi sur la vie humaine⁷ ?

Je suis d'accord sur un point avec le conférencier vertueux du début de mon propos : ce n'est pas *l'espoir* qui fait vivre, il s'agit plutôt de creuser les conditions de possibilité d'une *espérance* comme symptôme, dont la lecture conduirait la personne à aimer et à travailler dans l'attente, illusoire ou non, de son effectuation symbolique. Se duper d'espérance est, dès lors, différent de l'espoir (de « quelque chose », c'est-à-dire du côté de l'objet) ; l'espérance est sans objet, espérance comme ouverture à de l'inespéré, à situer donc du côté du désir. C'est aussi bien l'espérance du psychanalyste lorsqu'il accepte de diriger une cure.

En quoi cette séparation ouvrirait-elle à la dimension du *partage*, surtout si nous savons que le sexuel entre l'homme et la femme ne fait pas rapport⁸ ?

Une fois la séparation effectuée, le non-rapport accepté, l'achèvement d'une analyse, le *colophon*⁹ du sujet, serait-ce la vérité (*aléthéia*) ou l'oubli des réminiscences (*létché*) ? Quelle est la *fonction du doute* en psychanalyse ? *Sommet de la quête* ou *petite main indicative* du chemin à poursuivre ? C'est un extraordinaire lapsus de Lacan, dans son séminaire XI, qui me permet de questionner ainsi le terme d'une analyse et d'affirmer que sa fin est tout autant un passage au temps du savoir sur la vérité (petite main indicative) que le triomphe du doute comme question posée à la vie ; j'étais encore en analyse lorsque j'avais trouvé cette phrase de Lacan : « Le colophon, dans un vieux texte, c'est cette petite main indicative qu'on

7. Tel est le questionnement développé dans le chapitre 5.

8. C'est autour de ce partage ou conjugaison que je tente d'ouvrir une approche, une « version » dans le chapitre 7.

9. Marque d'imprimeur en fin d'ouvrage. Ni Littré ni Diderot ne font référence à ce terme, lui préférant « colophone » ou « colophane », qui en dérivent : *préparation de térébenthine. Usage qu'en font les joueurs d'instruments à cordes de boyau* pour l'*Encyclopédie* et pour *Le Littré* qui en donne une première version sous « colophane » : XVI^e siècle, *Ferez fondre vostre colophone et resine avec la cire et l'huile*, Paré, XXV, 26.

imprimait dans la marge, du temps où l'on avait encore une typographie¹⁰. » Ma surprise avait été de taille ! Était-il possible qu'en français ce terme ait une autre signification qu'en espagnol ?

Je savais bien, mon père me l'avait appris dès l'enfance, que c'est dans le triangle final, à la dernière page d'un livre, dans le *colophon*, que l'on peut retrouver sa date d'impression, lorsque celle-ci ne se trouve pas indiquée dans le *copyright*.

Était-il possible que Lacan se soit trompé ?

Je savais bien aussi que le psychanalyste français était grand amateur de livres, bibliophile même, utilisateur donc des « achevé d'imprimer » qui leur servent de *colophon* ou de sommet, lors de ses propres achats de livres rares. Pourquoi parlait-il alors de « petite main indicative... en marge... » ? Pourquoi personne, parmi le public savant qui assistait à son séminaire, ne l'avait-il détrompé ?

Même pas son transcritteur ou son éditeur !

Il me semblait impossible d'avoir raison contre Lacan et j'étais, en même temps, certain de la raison de mon père à cet égard ; mon analyste est resté coi.

J'ai tout d'abord demandé à un ancien typographe, avec qui je travaillais parfois, qui m'a dit avec une logique implacable et peu soucieuse de l'orthographe : « Chez nous, en imprimerie, le *colophon* est ce qui *colle au fond* ! »

J'avais gardé par ailleurs, de ma formation littéraire, un vieux dictionnaire grec-espagnol qui m'indiquait, sans l'ombre d'un doute, qu'en grec ancien *colophon-onos* est ce qui culmine, ce qui clôt. Mais alors, comment devait-on nommer ces petites mains indicatives, en marge, qui donnent, avec Freud, sa certitude à la démarche analytique, à partir du doute ?

J'ai mis du temps à l'apprendre : en espagnol elles se nomment « marginalia » ; en français « manchettes ». Ainsi, le doute est la manchette qui sert d'appui à la certitude !

Mais jusqu'à quand ? Jusqu'à quand la vérité du désir en psychanalyse doit-elle prendre appui sur ce doute, « béance dans la fonction de la cause », « abîme entre ce qui est vécu et ce qui est rapporté »¹¹ ?

Jusqu'au *colophon*, me semble-t-il pouvoir dire aujourd'hui. Jusqu'au terme, en tous cas, de la vie.

La psychanalyse est cette pratique en « margiphon » dont la loi exige d'intégrer le colophon du doute au texte du rêve, et cela, à partir de la

10. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, 1963-1964, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séance du 5 février 1964, Paris, Le Seuil, 1973, p. 45.

11. *Ibid.*, p. 24 et 36.

marge, de cette « marginalia » qui frappe, comme une manchette, nos certitudes les plus nettes, jusqu'au savoir que nos pères nous ont transmis en héritage.

Voilà que l'essentiel de ce qui allait devenir mon style en psychanalyse m'était transmis, par le psychanalyste le plus fin, à travers une erreur, un lapsus, ou un détournement de sens¹² dont il me restait à construire un mot-valise : « margiphon ».

Au fond, « il n'y a de cause que de ce qui cloche¹³ », et, quelle que soit la vérité sur l'usage lacanien d'un terme, le sujet de la certitude s'inscrit toujours dans cette intransparence où se marquent le biais, la marge ou la béance, d'où naît la vérité du désir.

Voilà ce qui me semble constituer le rapport possible de la psychanalyse à la construction théorique : il ne s'agit pas de déposer sa propre névrose dans la théorie, pas plus que de maîtriser le savoir avec la rigueur universitaire du plus érudit des professeurs ; ce n'est pas non plus un délire poétique qui soutient le désordre des envies dans la clinique, pour mieux les justifier...

Il n'est pas obligé de choisir le côté du père, pas plus que le côté de la mère (Freud ou Klein...).

La théorie est un discours mythique où le récit d'une expérience tente d'attraper sa part de vérité ; la figer dans un discours ne sert qu'à la faire mentir de nouveau sous la figure du semblant.

La psychanalyse pâtit aussi du discours : « Il est pourtant indispensable que l'analyste soit au moins deux. L'analyste, pour avoir des effets, et l'analyste, qui ces effets, les théorise¹⁴ » même si la construction théo-

12. En effet, le terme *colophon* est utilisé, par extension, pour désigner les *marginalia* dans les rouleaux peints de l'art oriental : le *rouleau à main* est essentiellement constitué d'une couverture de riche brocart multicolore, ouvrant elle-même sur une section de papier blanc (ou légèrement teinté) aménagée pour l'inscription du titre, les notes et sceaux des collectionneurs et connaisseurs ; l'œuvre elle-même, exécutée sur soie ou sur papier, se prolonge d'un espace pour les *colophons* (inscriptions critiques, appréciations et commentaires des collectionneurs et connaisseurs) et de plusieurs mètres de *tuozhi* blanc (qui n'est normalement pas déroulé) aboutissant finalement au rouleau de bois autour duquel s'enroule tout l'ensemble. Ce sens, rare, de *colophon* ne s'utilise jamais dans le cas des « enluminures » occidentales, ni en typographie.

13. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XI, op. cit.* p. 25.

14. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XXII, RSI*, leçon du 10 décembre 1974, transcription personnelle. Cette idée structurée dans le système de pensée de Lacan se trouve, peut-être, *in statu nascendi* dans *On Learning from the Patient* de Patrick Casement, lorsqu'il propose que l'analyste essaie de sentir comme le patient, en exerçant en même temps sa capacité d'observation sur le processus en tant que tel. Cf. F. Colonomos, « Le poids de la théorie analytique dans l'interprétation et son incidence dans la pratique analytique », dans *Figures de la psychanalyse* n° 9, Toulouse, érès, 2003, p. 163.

rique ne sert à rien d'autre qu'à revenir là d'où elle sort, l'expérience de la psychanalyse¹⁵.

Dire que la théorie psychanalytique ne peut qu'être en rapport avec l'analysé de l'analyste serait fallacieux si l'on n'ajoutait pas immédiatement qu'il en va de même pour l'interprétation et que les avancées d'une psychanalyse sont bien souvent issues d'un moment où l'analyste se voit contraint de mettre en jeu l'analysé en lui pour interrompre une situation d'acting-out, où le grippait un malentendu dans le transfert.

La théorie analytique est toujours une théorie incluant un manque.

Il importe cependant que l'analyste sache combien il serait dangereux qu'il s'identifie aux positions où il se voit désigné dans la cure. D'ailleurs, même lorsque l'analyste est rendu sourd par un rocher de son rapport à la castration, certains analysants forcent le passage à la vérité par l'entêtement de leur désir de conclure, comme s'ils étaient capables d'interpréter l'interprétation de l'analyste, même en son absence¹⁶.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PSYCHANALYSE

La psychanalyse participe de beaucoup de choses, mais l'essentiel de son message, je veux encore insister, consiste dans un « ce n'est pas ça ». Bien sûr il faut des théories, comme il faut des écoles et des maîtres, des universités et des universitaires pour enseigner en *donnant des leçons* ; mais la psychanalyse ne peut pas être seulement l'affaire des « donneurs de leçons » ; le bon élève qui reçoit des leçons devient un spécialiste, parfois même un expert, et dans le domaine de l'inconscient, ce genre d'expertise est ce que l'on désigne sous la fonction des

15. J. Lacan, *ibid.*, *RSI*, leçon du 17 décembre 1974 : « La répudiation des hypothèses me paraît être ce qui convient et ce que je désigne proprement de ce conseil d'être assez bête pour ne pas se poser de question concernant l'usage de mon nœud, par exemple. Ce n'est certainement pas à l'aide de ce nœud qu'on peut aller plus loin que de là d'où il sort, à savoir de l'expérience analytique. »

16. S. Viderman, *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970, p. 163 : « Lire le passé inconscient du sujet ce n'est pas seulement déchiffrer les sédimentations déposées par la mémoire, recomposer l'ordonnance rompue des traces historiques pour y lire des significations obliques qu'il suffira de remettre d'aplomb pour qu'elles coïncident avec une vérité qui ne cesse jamais d'être elle-même, c'est travailler doublement : du côté de l'analyste par l'interprétation ; du côté de l'analysé par l'interprétation de l'interprétation pour faire surgir dans le procès de la cure et dans l'espace qui le spécifie des vérités qui n'étaient nulle part ailleurs avant qu'elles ne fussent découvertes dans la situation analytique par le travail qui les constitue. »

psychothérapies, conduites par des personnes spécialistes ou expertes en psychopathologie¹⁷.

Bien sûr, il est légitime de demander des effets thérapeutiques, et il est des moments d'une psychanalyse qui sont éminemment thérapeutiques (notamment, le moment où l'analysant abandonne sa plainte au profit de la question sur sa demande inassouvie) ; mais la psychanalyse ne peut pas être seulement le moment thérapeutique, soit l'affaire du soin maîtrisé ; la théorie, la pratique, tout ce qui constitue la perfection totalisante d'une technique, n'est que le *semblant* à travers lequel l'expérience d'une psychanalyse prend une accroche sur le symbolique, mais la consistance de la psychanalyse tient fondamentalement à son rapport au réel, c'est-à-dire à la question qu'elle pose continuellement à la certitude quelle que soit la vérité que cette certitude fige dans la parole.

C'est pourquoi l'enseignement sur l'expérience de la psychanalyse ne peut pas se transmettre à l'Université, même s'il est indispensable que l'Université se prête au moins pour une part à son discours.

Enseigner l'expérience de la psychanalyse exige d'un côté le questionnement de cet « idéal de simplicité¹⁸ » que vise tout enseignement, de l'autre la mise en tension entre le « ce n'est pas tout à fait ça », qui marque la distance de l'exactitude à la vérité, et le « tout à fait ça » qui en distingue la trouvaille inattendue.

La psychanalyse s'enseigne dans un certain style...

Mais pour que cet enseignement reste analytique, il y faudrait la dimension d'une sorte de camaraderie, d'un certain compagnonnage¹⁹, une possibilité ouverte à ce que la parole circule au titre d'un témoignage, et non d'un savoir, qui invite chacun à le questionner.

17. Article 18 quater de la loi de santé publique sur les conditions d'usage du titre de psychothérapeute : « Un décret en conseil d'État précise les modalités d'application du présent article et les conditions de formation théorique et pratique en psychopathologie clinique que doivent remplir les personnes visées aux deuxième et troisième alinéas. »

18. J. Lacan, *Le séminaire, Livre X*, 1962-1963, *Langoise*, Paris, Le Seuil, 2004. Leçon du 21 novembre 1963 : « Il n'y a pas d'enseignement qui ne se réfère à ce que j'appellerai un idéal de simplicité. »

19. J. Lacan, 1^{er} décembre 1975, *Columbia University Auditorium School of International Affairs* : « Il se produit comme ça dans plusieurs places une sorte de petit tourbillon, une manière de dire qui est ce que j'appelle, moi, le *style*. Je n'ai pas de "conception du monde", mais j'ai un style, un style qui, naturellement, n'est pas tout à fait facile, mais c'est là tout le problème. Qu'est-ce que c'est qu'un style ? Qu'est-ce que c'est qu'une chose ? Qu'est-ce que c'est que la façon dont un style se situe, se caractérise ? Moi, au temps où je parlais seulement avec des *camarades*, ce qui était le plus naturel, c'était de dire "*ce n'est pas tout à fait ça*" et si ce que j'ai écrit après l'avoir dit, si ce que j'ai écrit, d'élaborer ce que j'ai dit, a un cachet, c'est de marquer que j'essaie de serrer au plus près ce qui est "*tout à fait ça*". » C'est moi qui souligne.

Outre le fameux *embarazada* de Lacan et l'étymologie approximative d'*imbarricare*²⁰ proposée par Bloch, les Espagnols utilisent pour dire « enceinte » le mot *preñada* (« imprégnée ») ; il convient que l'enseignement de la psychanalyse « imprègne », qu'il rende enceinte de quelque chose, qu'il nous prépare à engendrer. Une parole en psychanalyse n'est un enseignement que dans la mesure exacte où elle nous permet d'engendrer notre propre rapport au signifiant.

Ainsi, je considère qu'en psychanalyse n'est légitime que l'étude qui nous imprègne, c'est-à-dire qui nous permet d'engendrer notre propre parole de psychanalystes²¹.

MÉTAMORPHOSE ET POIDS DU RÊVE

De quelle *espérance* nourririons-nous donc l'idée d'une métamorphose – douloureuse, coûteuse, dans la fronde du plaisir parfois – lorsque, las de *l'espoir* et de la consistance illusoire du rêve, nous décidons d'entreprendre une psychanalyse ?

« Le soir je comprends tout, le jour je hurle des sons », voilà, sous forme de fragment d'un rêve, une traduction onirique de la sentence de Properce qui rappelait à un jeune homme, dans un moment de difficulté d'une cure, combien il eût été préférable d'en rester au poids des rêves, de renoncer à dire.

Tous les êtres souffrants ne font pas une psychanalyse, loin de là, et d'ailleurs, de plus en plus, les *idéologies du bonheur* et de la *consommation* nous poussent au recours à la prothèse : chimique, chirurgicale, sectaire...

Ainsi nous évitons de dire les mots qui conduisent à un remaniement, à une mue, à un abandon radical des modes anciens, au profit d'un dire différent où nous *perdrions* les délices infernaux qui nous détruisaient en pure jouissance, sans jamais qu'une joie, un projet d'avancer, le plaisir de construire ne puissent habiter notre demeure.

Habiter en nous-mêmes à la chaleur joyeuse des flammes du foyer, consommant ce qui n'eut pas lieu dans les braises de notre histoire²², mais refusant aussi d'envelopper de cendres – répétition poussiéreuse qui tour-

20. J. Lacan, *Le séminaire, Livre X*, 1962-1963, *Langoisse, op. cit.*, leçon du 14 novembre 1963. J'ai commenté ce passage du séminaire et l'étymologie d'*embarazada* dans l'item *sujeto vedado* de mon livre (en collaboration avec J.-M. Marinas) *Lacan en español, breviario de lectura*, Madrid, ediciones Biblioteca Nueva, 2003, p. 242-252.

21. C'est grâce à l'échange avec mes compagnons de séminaire à Paris que nous avons réussi à répondre à une question de Carole Delacroix sur l'enseignement de la psychanalyse, avec la médiation d'Anahit Dasseux.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, livre X, Langoisse*, leçon du 16 janvier 1963 : « L'objet est derrière le désir ».

noie – cette chambre vide, cette chambre d'air qui nourrit la flamme du foyer. Voilà entre concave et convexe, entre vide et plein, entre manque et avoir, l'horreur où se joue le drame de la masculinité : en avoir ou pas, roche de la castration.

Il faut savoir contourner le rocher, fût-il celui de la castration, pour en découvrir la cavité, la béance, le vide d'où peut renaître un rapport à la *créativité perdue de l'enfance*. Faire le tour ce n'est pas « éviter », mais inscrire le chemin dans une autre géométrie : au lieu de couper à travers champs, couper autour, *circoncrire*.

Cette béance n'est pas l'affaire de l'analysant seulement : lorsque l'interprétation advient et provoque « un si vif étonnement²³ », elle est le résultat d'une *ouverture*, celle d'un interstice par où l'inconscient se trouve mobilisé. L'inconscient au *neutre*, car il ne s'agit pas de celui (clairement défini) de l'analysant, mais du point de rencontre entre celui de l'analysant et celui de l'analyste²⁴.

LA CLINIQUE DU TRANSFERT

La rencontre est trouble, étrange, elle produit une atmosphère particulière qui ressemble à *l'état de rêve*, mais elle n'est pas le rêve ni du côté de l'hypnose, au sens propre du terme²⁵, elle est un effet de passage : un désir réel, jusqu'alors inconscient, qui s'incarne en une *version* symbolique, l'interprétation est une *traduction*. Dans ce passage, dans la production de cette *version*, se dévoile aussi de l'imaginaire qui, au préalable, demeurait inconscient.

Octave Mannoni a toujours maintenu l'importance de l'imaginaire pour renouveler les « versions symboliques » comme support de la parole d'un sujet, mais il défend surtout l'importance de la *fonction du transfert*, du transfert comme structure :

« Ce qui décrit le mieux la fonction du transfert, et du contre-transfert, dans la cure, c'est que l'un et l'autre, l'un chez l'analysant et l'autre chez l'analyste,

23. O. Mannoni, *Un si vif étonnement. La honte, le rire, la mort*, Paris, Le Seuil, 1988.

24. Voir à ce propos le chapitre 3. D'ailleurs, nous croyons que l'analyse de l'analyste se prolonge à travers les cures qu'il dirige ; s'il devient analyste c'est parce qu'« amoureux de l'inconscient », il reste sur la brèche d'une faille entrevue, pour continuer de produire des instants de lumière. En cela je partage l'avis de Conrad Stein dans *L'enfant imaginaire*, Paris, Denoël, coll. « L'espace analytique », 1987.

25. Contrairement à ce que prétend François Roustang dans son article consacré à Octave Mannoni, « Mannoni va oser affirmer que ce désir inconscient ne peut se dévoiler, au sein de la cure analytique, que dans l'état hypnotique » (dans la version CD-ROM de *l'Encyclopædia universalis*, France SA, 2003).